

Je rentre
chez nous

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Je rentre chez nous / Sandra Lane

Nom: Lane, Sandra, 1968- , auteure

Identifiants: Canadiana 20250039702 | ISBN 9782898671173

Classification: LCC PS8623.A5224 J47 2025 | CDD C843/.6-dc23

© 2025 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture: Black Pixels

Les Éditeurs réunis bénéficie du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

SANDRA LANE

Je rentre
chez nous



LES ÉDITEURS RÉUNIS

À tante Andréa

*Que ton paradis soit aussi magnifique
Que le monde merveilleux de La Pointe-aux-Saules*

1

Très tôt ce matin-là, le vent s'était levé et la tempête s'était abattue sur La Pointe-aux-Saules. Il n'était pas encore midi et la neige recouvrait déjà les routes, les toits et la nature des alentours. Une lourde couche de glace ralentissait le flot de la rivière, qui semblait prisonnière d'une douce somnolence. Dans la forêt, les cimes des arbres étaient entièrement blanches. Dans la zone rurale, un tapis immaculé s'étendait sur les champs et les fermes. Au village, le clocher, fier et blanc, s'élevait vers les cieux, alors que la montagne, juste derrière, offrait le magnifique tableau de son sommet enneigé.

Avec la fin novembre arrivait enfin la première grosse tempête de l'hiver. Les écoles étaient fermées et la majorité des travailleurs avaient pris congé. À la fabrique de jouets, les soldats de bois, les poupées en chiffons et les chevaux à bascule avaient tous été délaissés par les artisans. À la scierie, la neige s'accumulait sur les billots de bois. Le travail serait toujours là demain. Aujourd'hui, il fallait profiter pleinement de l'hiver.

Elliot avait attelé ses chiens à son traîneau et les avait amenés courir. Même sa sœur, Bernadette, qui quittait rarement ses chevaux, s'était laissé convaincre et avait pris place à bord du traîneau pour une randonnée folle dans les bois. Sur les sentiers, ils ont croisé une bande d'enfants débordants de joie en route vers la chaumière des Saint-Amour. Au loin, ils ont aperçu Ben, ami de longue date d'Elliot, qui avait déserté sa ferme le temps

d'une balade à motoneige. Dans la vallée, ils ont envoyé la main à Violette, l'horticultrice, qui venait de couvrir ses serres après avoir cueilli ses derniers légumes de la saison. Puis, en s'aventurant près du lac, ils ont reconnu Jérôme et Elsie, les propriétaires de l'épicerie, qui installaient leurs brimbales sur la glace.

Au village, Marie-Christine et Steve avaient bien emmitoufflé leurs cinq enfants et se dirigeaient vers le parc de la Pointe avec un traîneau rempli de tubes pour dévaler la montagne et de patins pour s'amuser sur l'une ou l'autre des patinoires. En route, ils ont rencontré Geneviève, la sœur de Steve et amie d'enfance de Marie-Christine. Elle était accompagnée de sa fille, Justine, et de son fils, Samuel, deux adolescents qui, miraculeusement, avaient délaissé leurs tablettes, ordinateurs et consoles de jeux pour profiter, le temps de la tempête, des joies de l'hiver.

Même Aurélie Gratton affichait un large sourire alors qu'elle descendait lentement, en compagnie de son vieux grand-père, le chemin privé qui zigzaguait dans la montagne depuis la demeure du maire. Le cœur de la jeune fille a fait un bond dans sa poitrine lorsque, au loin, elle a reconnu Simon Fortin, tout en bas, dans le parc de la Pointe. Il s'était joint à un groupe d'enfants qui s'adonnaient à la construction d'un fort et d'une armée de bonshommes de neige.

Julie, l'esthéticienne, n'avait pas pris la peine d'ouvrir son salon de beauté. Elle avait préféré enfiler son nouvel habit de neige Ralph Lauren, ses bottes à talons hauts et ses lunettes de soleil Christian Dior. Elle déambulait dans les rues du village, sans but précis, avec au fond du cœur l'espoir fou de rencontrer enfin l'homme de sa vie. Un coup de foudre par un jour de tempête. Peut-être Ben ou Patrick? Et pourquoi pas le docteur Parenteau? a-t-elle souri en passant devant le centre médical. Il était fort séduisant et célibataire. Elle imaginait déjà l'histoire qu'elle raconterait à ses petits-enfants. Même à La Pointe-aux-Saules, une fille avait le droit de rêver!

Avec son jeu d'échecs bien emballé dans un sac imperméable, Jean-Hugues, fils des épiciers et blogueur en herbe, avançait face au vent en gardant le dos droit. Malgré l'apparente impassibilité de son visage, on pouvait remarquer, dans l'œil du jeune homme, un éclat admiratif lorsqu'il avait posé le regard sur la silhouette bien galbée de la jolie esthéticienne qui venait de croiser sa route. En bifurquant vers la rue Principale, Jean-Hugues a tourné la tête un instant pour la regarder s'éloigner. Puis, il a poussé la porte de Chez Gaby.

Dans ce charmant casse-croûte de style rétro, deux grandes vitrines sur la façade laissaient entrer une luminosité naturelle et agréable. Une douzaine de tables occupaient le centre de la salle à manger, alors que quelques banquettes, aux sièges de cuirette rouge, longeaient l'un et l'autre des murs du resto. Au bout de la pièce, une dizaine de tabourets s'alignaient devant un grand comptoir, près duquel on remarquait une toute petite scène qui accueillait un piano ainsi qu'un juke-box. Celui-ci, un modèle de 1959, affichait encore aujourd'hui sa sélection de chansons d'origine. À gauche du comptoir, tout au fond de la salle à manger, se trouvait une porte, toujours ouverte, qui donnait sur la cuisine. Alors que sur la droite, une porte-fenêtre donnait accès à une terrasse arrière avec vue sur le parc de la Pointe.

En ce jour de tempête, Chez Gaby était plein à craquer. Les villageois, petits et grands, venaient boire un chocolat chaud entre deux glissades ou manger une soupe pour se réchauffer avant de retourner s'éclater dans la neige. Même Patricia, propriétaire de la pizzeria située juste en face de Chez Gaby, avait préféré laisser son établissement fermé aujourd'hui, car les jours de tempête, c'était toujours Chez Gaby que ça se passait.

De son pas claudicant, Marc Laforêt allait de table en table prendre les commandes et jaser un brin avec les clients. À la cuisine, son fils, Patrick, sifflotait en préparant les plats, alors qu'Évelyne, sa copine, lui donnait un coup de main sans rechigner pour une

fois. L'ambiance était déjà à la fête à l'intérieur du petit resto. Tous savaient qu'avant la fin de la journée, on tasserait quelques tables, Patrick sortirait sa guitare et Marc se mettrait au piano. Chez Gaby, entre voisins et entre amis, on était toujours en famille.

À trois cents kilomètres de la petite municipalité de La Pointe-aux-Saules, les rues et les toits de la métropole montréalaise se couvraient aussi de neige. Rapidement, le vent s'était mis de la partie. Vers l'heure du souper, la visibilité réduite et la neige qui n'en finissait plus de tomber rendaient les déplacements difficiles.

Dans un petit resto de l'est de la ville, Gabrielle et sa mère, Annie, frottaient chacune un bout de comptoir. Les deux serveuses avaient depuis belle lurette accepté le sort qui leur était réservé. Annie avait désespérément tenté de percer sur la scène et à l'écran, mais, même si à cinquante-quatre ans sa beauté était encore frappante, son talent d'actrice restait limité. Elle s'était donc remise à ce qu'elle faisait de mieux : serveuse dans un casse-croûte. Elle ne s'en attristait plus depuis longtemps, surtout depuis qu'elle savait que son calvaire tirait à sa fin. Bientôt, elle et Frank auraient leur propre commerce.

Gabrielle, quant à elle, avait déjà connu le succès en tant que chanteuse pop. Lorsque sa carrière et ses amours s'étaient écroulées du jour au lendemain, elle avait posé des gestes qu'elle regrettait amèrement. Ne sachant comment réparer ses erreurs, elle avait choisi de venir se cacher à Montréal, le temps que la poussière retombe.

Même si elle ne ressemblait pas une miette à sa mère, Gabrielle était, tout comme elle, une fort jolie femme. Sans être grande ou petite, elle avait de longues jambes effilées qui allongeaient sa silhouette, alors que sa taille fine mettait en valeur ses formes féminines. Ses longs cheveux blonds attachés en queue de cheval dégageaient son visage d'un ovale parfait. Ses grands yeux bleus bordés d'épais cils noirs intensifiaient son regard nostalgique.

Les deux femmes ont pris une brève pause. Ensemble, elles ont poussé un long soupir avant de se remettre à frotter un nouveau bout de comptoir. Le restaurant était presque vide, seuls un groupe de quatre femmes et deux jeunes hommes à l'allure dépravée avaient bravé les intempéries pour venir y manger. Contrairement à La Pointe-aux-Saules, à Montréal, on n'aimait pas sortir de chez soi lors des tempêtes de neige.

2

— C'est la troisième fois qu'on frotte ce comptoir depuis la dernière heure, je crois qu'il est propre, a dit ma mère en riant franchement.

Celle-là, il n'y avait rien pour entacher sa bonne humeur. Depuis qu'elle et Frank avaient finalisé les papiers pour l'achat de leur boulangerie dans l'ouest de la ville, son large sourire ne la quittait plus. Elle en devenait exaspérante.

— Il faut bien trouver le moyen de se garder occupée quand il n'y a que six clients dans un resto, ai-je répondu en lui renvoyant un sourire forcé.

— Courage, ma chérie, encore un mois et demi et nous déménagerons. Je suis certaine que les affaires vont mieux là-bas, les jours de tempête.

J'ai levé les yeux au ciel. Ma mère n'en démordait pas. Elle tenait à ce que je quitte mon emploi pour aller travailler pour elle et Frank lorsqu'ils ouvriraient leur boulangerie à l'autre bout de la ville.

— Maman, on en a déjà parlé vingt fois au moins. Je n'irai pas travailler pour Frank et toi. J'irai peut-être dans un an, si vos affaires vont bien et si vous pouvez vous permettre de payer une employée.

— Gabrielle, sois un peu plus optimiste, c'est certain qu'on pourra payer des employés. Je suis d'accord que ce sera à temps partiel et que tu ne feras pas les paies que tu fais ici, mais tu habiteras avec nous. Le logement au-dessus de la boulangerie est immense. Tu auras ton coin à toi et on ne te chargera pas de loyer.

— Je t'en prie, je vais tout de même pas retourner vivre chez ma mère à trente-sept ans!

— Oh! Je te dis, toi, t'as vraiment mal choisi ton temps pour quitter Kevin. Tout serait tellement plus simple si tu ne restais pas seule dans ce quartier.

Je n'ai rien répondu. J'étais trop lasse. Depuis des semaines, on ne faisait que ressasser les mêmes discussions.

Du coin de l'œil, j'ai remarqué que Julien, le fils d'une de nos collègues, avait rejoint les deux jeunes installés près de la fenêtre. Il m'a fait un signe de la main. Je me suis empressée d'aller lui répondre.

— Salut, Julien. Tu veux manger quelque chose?

— Qu'est-ce que t'as comme dessert?

— J'ai de la crème glacée, vanille ou chocolat, de la tarte aux pommes, de la tarte au sucre et du pouding chômeur.

— C'est tout!

— Oui, c'est tout ce que j'ai aujourd'hui.

Puisque sa mère travaillait ici, Julien était un habitué. Il n'avait que dix ans lorsque je l'ai connu, mais en quelques années, il avait bien changé. Depuis quelques mois, il fréquentait une bande de garçons un peu plus âgés que lui qui ne m'inspiraient rien de bon. Sa mère, une femme de mon âge, monoparentale, avait complètement perdu le contrôle sur son fils, qui semblait tranquillement dans le banditisme.

— Ça sera la tarte au sucre.

Juste avant de m'éloigner, j'ai vu un de ses copains lui porter un coup de coude dans les côtes en affichant un air courroucé. Julien m'a aussitôt interpellée.

— Hé, Gabrielle! C'est-tu vrai que tu sors pus avec la police? Parce qu'après manger, on s'en va à la brasserie en face... Tu viens avec nous? Tu pourras chanter, ils ont un karaoké maintenant.

— Merci, mais ça fait des années que je n'ai pas chanté. Puis, je peux pas, j'ai des amis qui sont de passage en ville et qui m'attendent chez moi, ai-je menti.

Je me suis empressée de retourner derrière le comptoir pour couper la pointe de tarte. Le restaurant n'étant pas très grand, il était aisé de se comprendre en se parlant d'un bout à l'autre du lieu, surtout quand l'endroit était presque désert et qu'aucun bruit de conversation ne dérangeait l'ouïe.

— Viens, toute la *gang* va être là, on va avoir du *fun*. Pis, Lucas a un char, a-t-il ajouté en pointant du doigt un de ses compagnons. Y pourra te ramener chez toi après.

— Merci, les gars, mais c'est pas possible.

Ma mère s'est emparée de la pointe de tarte que je venais de couper et est allée elle-même la porter à Julien. Je l'ai entendue lui faire un peu la morale, car à seize ans, il n'avait pas encore l'âge d'aller traîner dans une brasserie. Un des gars lui a dit de se mêler de ses affaires, alors que son complice lui proposait de les accompagner.

— Je suis sûr que tu vas plaire à une couple de vieux qui se tiennent à la brasserie, a-t-il ajouté à l'endroit de ma mère.

— Ce ne sera pas nécessaire, j'ai déjà trouvé mon vieux, a-t-elle rétorqué en gardant son sourire.

— Annie, Gabrielle, tout va bien ici? a demandé Frank de sa voix forte en sortant de la cuisine.

Il n'en a pas fallu plus pour que les trois jeunes reprennent leur trou. Frank était bien connu dans ce quartier. C'était un dur à cuir qui, en plus d'afficher quelques tatouages sur les avant-bras, avait gagné bien des combats de boxe illégaux tenus dans certains lieux sombres. Il était baraqué comme une armoire à glace et, malgré ses tempes grisonnantes, il gardait la forme.

Julien a mangé sa pointe de tarte en vitesse, alors que ses deux acolytes sont allés l'attendre dehors. Une fois son assiette vide, il s'est approché du comptoir en affichant un air de défi, mais au travers duquel je remarquais de l'embarras.

— Tiens, m'a-t-il dit en me tendant une pièce de deux dollars. C'est ton *tip*. Je vais venir demain pour payer ce que je dois.

— Pourquoi tes amis ne paient pas leur part, si tu n'as pas assez d'argent?

— J'ai assez d'argent, c'est pas ça, c'est juste que c'est mon tour de payer. Pis, je préfère garder tout ce qui me reste pour offrir des tournées à la brasserie.

— Tu ne devrais pas te tenir avec eux, Julien, je ne crois pas qu'ils soient une bonne influence.

— Y a assez de ta mère qui m'a fait la morale. Commence pas toi aussi.

— Ah! Fais donc ce que tu veux, lui ai-je répondu en prenant un ton agacé. Pis, garde ton deux piastres, je m'occupe de la facture.

Julien ne s'est pas fait prier. Il s'est empressé de ramasser sa pièce de monnaie avant de quitter les lieux. Par la grande vitrine du resto, je l'ai vu rejoindre ses amis qui l'attendaient sur le trottoir d'en face, juste devant la brasserie.

— Pauvre Mélissa, a soupiré ma mère. Elle a fait tant de sacrifices pour cet enfant-là et regarde comment il la remercie. C'est déjà assez difficile d'élever des enfants. Une chance que j'avais Marc quand tu es née, je n'y serais jamais arrivée toute seule.

Ma mère s'est tue brusquement. Elle avait encore trop parlé. Elle n'avait que dix-sept ans lors de ma naissance. Je me doutais bien que ça n'avait pas été une période facile pour elle. Mais, j'en savais bien plus qu'elle ne le soupçonnait. La Pointe-aux-Saules, mon patelin, n'était pas une très grande ville; en fait, ce n'était même pas une ville, juste un village au milieu de nulle part. Les gens jasaient et les murmures de leurs bavardages étaient plus d'une fois tombés dans mes oreilles. Je suppose que ma mère avait trop souffert à l'époque. Très jeune, elle avait aimé un garçon qui l'avait laissée tomber en apprenant qu'elle était enceinte. Par chance, Marc était arrivé dans sa vie un peu avant ma naissance, juste au bon moment. Mon frère était né quelques années plus tard et, malgré les non-dits, nous avons été une famille heureuse durant de nombreuses années. Jusqu'au jour où ma mère en avait eu assez. De quoi au juste? De la vie en région éloignée, des tâches ménagères, du resto familial, des habitants, des ragots? Elle en avait peut-être juste eu assez d'être mère, elle qui l'était devenue alors qu'elle était encore bien trop jeune. J'avais douze ans lorsqu'elle nous avait quittés, mon frère était âgé d'à peine sept ans. Pour elle, c'était sa dernière chance pour conquérir la grande ville et tenter de percer en tant qu'actrice comme elle l'avait toujours souhaité.

C'est seulement huit ans plus tard, lorsque je suis venue la rejoindre à Montréal, que j'ai compris que son rêve ne s'était jamais réalisé. Elle avait obtenu quelques contrats de figuration, mais pour payer le loyer ou l'épicerie, ma mère travaillait comme serveuse dans un casse-croûte très semblable à celui de mon père. Montréal ne lui avait pas ouvert les portes qu'elle avait tant espéré franchir.

Toutefois, pour moi, Montréal avait été plus clémente. Du moins, durant un certain temps. J'y avais rencontré Will, un agent d'artistes, qui m'avait prise sous son aile et avait fait de moi une chanteuse. Une vraie chanteuse! Avec des albums, des tournées, des chansons qui jouaient à la radio. J'étais même tombée follement amoureuse de Will. Comment aurais-je pu faire autrement? J'avais à peine vingt ans et il m'offrait une vie à laquelle j'avais à peine osé rêver: chanter sur les plus grandes scènes du Québec. Mon premier album avait été un franc succès. Je vivais la vie de *star*, j'étais heureuse, j'aimais Will et Will m'aimait. Nous habitions un grand loft lumineux, situé au dernier étage d'un luxueux édifice du Vieux-Montréal. Les soirs où je ne donnais pas de concert, nous mangions dans les restos gastronomiques ou nous sortions dans les bars branchés. Will gérait tout, autant ma carrière que mes finances. Moi, je n'avais qu'à chanter en y mettant le meilleur de moi-même. Ce qui n'avait pas été suffisant, car mon deuxième album n'avait pas connu le même succès. Alors, Will s'était empressé de m'en faire faire un troisième, qu'on avait bâclé et qui s'était avéré être un flop monumental. Les critiques avaient été acerbes et les ventes avaient chuté. Will s'inquiétait sérieusement, car l'argent n'entrait pas et nous avions des dettes, beaucoup de dettes. Puis, du jour au lendemain, tout était fini. Il n'avait plus besoin de moi. Il avait trouvé une autre chanteuse, une qui avait du succès et qui lui permettrait de payer mes dettes.

Une bourrasque froide m'a fait frissonner. J'ai levé la tête vers la porte d'entrée qui s'ouvrait. C'était un couple d'habitues, qui résidait tout près, et qui aimait bien, en début de soirée, partager une part de pouding chômeur en sirotant un café. Enfin, des clients! Ma mère et moi nous sommes presque disputées pour les servir.

— Frank et toi devriez partir. Le reste de la soirée s'annonce trop tranquille. On ne pourra jamais justifier trois salaires.

- Gabrielle, tu sais que je n'aime pas te laisser seule ici.
- Dès que les derniers clients seront partis, je vais fermer.
- OK ! Mais j'appelle Kevin.
- Maman, s'il te plaît, ne dérange pas Kevin.
- Ça me rassure quand je sais qu'il veille sur toi. C'est tellement un bon gars.

Ma mère avait raison, Kevin était un homme à marier. J'aurais pu être bien avec lui, j'aurais peut-être même pu être heureuse. Mais, ce que ma mère ignorait, il m'avait trompée. Il y avait eu l'affaire avec Mélissa, ma collègue. Je les avais surpris un matin en allant travailler. Ils s'embrassaient à pleine bouche dans la voiture de police. Je n'en avais parlé à personne. Kevin et Mélissa ne savaient même pas que j'étais au courant. Quelque part en moi, je savais bien que je l'avais poussé dans les bras d'une autre femme. Il voulait qu'on emménage ensemble, qu'on fonde une famille. Je préférais qu'il me trahisse maintenant, à une période de notre relation où je pourrais m'en remettre sans qu'il y ait trop de dégâts. Rien dans sa personnalité ne pouvait me laisser croire qu'il serait infidèle, mais il l'aurait fait, comme tous les autres avant lui. Il n'aurait pas su résister à toutes ces femmes qui s'émeuvent devant un homme en uniforme. L'amour ne cause que des ennuis, je ne comprenais plus pourquoi je m'étais laissé séduire au départ. Avais-je seulement été amoureuse de Kevin ? Quelques années plus tôt, avais-je même été amoureuse de Will ? Ou me languissais-je encore pour le tout premier des hommes que j'avais connus, celui auquel j'avais tout donné ?

- C'est un bon gars pour une autre fille, ai-je enfin rétorqué. Il est bien trop jeune pour moi. En plus, il veut des enfants. Non, mais tu me vois, moi, avec des enfants ?

— Ça te ferait peut-être du bien, m'a dit ma mère en détachant son tablier.

Je lui ai lancé le torchon que je tenais à la main, elle l'a évité en faisant un pas de danse plutôt comique et s'est empressée d'aller rejoindre Frank à la cuisine.

3

La soirée avait été des plus tranquilles, je n'avais servi que des desserts et des cafés au groupe de femmes qui s'attardaient. Elles étaient les dernières clientes depuis longtemps. En attendant leur départ, j'ai entrepris de nettoyer et de ranger les étagères sous le comptoir. On entassait là-dessous toutes sortes d'objets hétéroclites, souvent des effets personnels oubliés par les clients ou déposés par les employés qui omettaient de les reprendre. J'ai été très heureuse d'y retrouver le couteau de chef de mon arrière-grand-mère Gaby, celle dont j'avais hérité le prénom. Je l'avais égaré quelques semaines plus tôt. Je supposais qu'un autre employé l'avait trouvé et déposé dans le fouillis sous le comptoir.

C'était un magnifique couteau, d'excellente qualité et bien affilé, qui faisait partie d'un ensemble que mon arrière-grand-mère avait reçu en cadeau de mariage. Celui-ci était le plus court des trois. Il était petit, mais massif, avec un manche de bois et une fine lame, bien pointue. J'aimais l'utiliser, car il permettait de découper des pointes de tarte impeccables, sans aucune bavure.

Lorsque l'une des clientes m'a demandé d'apporter les additions, j'ai rapidement déposé mon couteau près de la caisse avant de m'avancer jusqu'à leur table. Il n'était pas encore tout à fait vingt-deux heures et il ne me restait plus qu'à mettre la vaisselle sale dans le lave-vaisselle. Je me réjouissais à l'idée de rentrer chez moi

si tôt. Ma joie a été de courte durée, un nouveau client a poussé la porte du resto en y faisant tinter la clochette. Qui pouvait bien s'aventurer ici par un temps pareil !

C'était Julien qui, sans même me saluer, s'est empressé de s'asseoir à l'un des tabourets au comptoir et s'est emparé d'un menu qu'il s'est mis à lire avec attention. Son attitude m'a tout de suite paru étrange, il avait certainement trop bu à la brasserie.

— Tu veux manger quelque chose, lui ai-je demandé en passant derrière le comptoir.

— Ben... si... si j'suis dans un resto, ça doit être pour manger, m'a-t-il répondu en levant les yeux vers la porte que venaient d'ouvrir les quatre femmes qui quittaient le resto.

Sa voix était tremblante et son ton hésitant. C'était évident qu'il avait bu bien plus qu'il n'aurait dû. Je l'ai laissé à son menu et suis allée débarrasser la table que les dernières clientes venaient de quitter. Lorsque je suis repassée devant lui, un plateau chargé de vaisselle à la main, Julien s'est levé d'un bond. Il a regardé tout autour, comme pour s'assurer que nous étions bien seuls, et m'a saisie par un bras. Son geste m'a déstabilisée et m'a fait perdre mon chargement. Les verres et les assiettes se sont écrasés au sol dans un fracas assourdissant.

Toutefois, Julien ne semblait pas remarquer le dégât qu'il venait de causer. Ses doigts enserraient mon bras avec force, alors que son regard était fuyant.

— J'ai besoin d'argent, tu peux m'en donner, a-t-il prononcé rapidement. Je vais te rembourser, j'te jure que j'vais te rembourser.

— Euh... non, j'ai pas d'argent, ai-je répondu en lui lançant un regard étonné. Aide-moi plutôt à ramasser.

Julien a lâché mon bras et s'est agenouillé pour ramasser les morceaux de verre et de porcelaine qui jonchaient le sol. Je me suis accroupie à mon tour et j'ai entrepris de mettre les débris sur le plateau.

— Gabrielle, j'veais faire tout ce que tu veux, j'ai vraiment besoin d'argent.

— Pourquoi?

— C'est pour payer des tournées à la brasserie. Dans leur *gang*, y veulent juste du monde sérieux. J'ai vraiment été con de penser que je pouvais être pris au sérieux avec cent quarante piastres.

— T'as pas besoin d'être dans une *gang*, Julien. Laisse faire ça et rentre chez toi.

Dans un geste furieux, Julien a jeté au sol les débris qu'il avait commencé à ramasser, il s'est relevé brusquement et s'est mis à parler vite et fort.

— Non! Tu sais pas de quoi j'ai besoin. J'veux pas finir comme ma mère ni comme toi. J'veux pas me retrouver avec une *job* de cul. Je veux de l'argent, beaucoup d'argent. Pis la *gang* va m'en donner, quand j'veais leur avoir montré que je suis assez sérieux pour travailler avec eux autres.

— Travailler! Tu penses que ça travaille, ce monde-là! C'est pas honnête, ce qu'ils font...

— Qu'est-ce que t'en sais? a-t-il hurlé avant de pousser un soupir et de reprendre plus lentement. Donne-moi juste deux cents piastres, je devrais être correct avec ça.

— Ben voyons, ai-je lancé d'un ton impatient, j'ai pas deux cents piastres à te donner.

— Prends l'argent de la caisse. J'te jure que j'vais te rembourser. Une fois dans la *gang*, j'aurai plein d'argent.

J'étais abasourdie. Je ne pouvais pas croire que le fils de ma collègue, ce garçon charmant et si brillant, en était arrivé là.

— T'es vraiment naïf si tu crois ça!

Je me suis remise sur pied tout en soulevant mon plateau avec lassitude. J'ai jeté la vaisselle brisée à la poubelle et me suis dirigée d'un pas rapide de l'autre côté du comptoir pour prendre un balai et un porte-poussière. Lorsque j'ai voulu revenir sur mes pas, Julien était planté à l'extrémité du comptoir, me bloquant ainsi le passage.

— Excuse-moi, Kevin va arriver d'une minute à l'autre, ai-je menti. J'aimerais terminer de nettoyer avant qu'il soit là.

— C'est pas vrai! m'a-t-il craché à la figure. Tu sors pus avec lui, pourquoi il viendrait te chercher. T'sais, Gabrielle, j'suis pas aussi con que tu le crois.

— Alors pourquoi tu perds ton temps avec des cons?

— Mes amis sont pas mal plus brillants que toi. Eux autres, ils ne sont pas obligés de se fatiguer à travailler pour des pinottes. Deux ou trois heures par jour, c'est tout ce que ça prend pour être riche.

J'avais envie de le prendre par les épaules et de le secouer fortement, mais il avait beau n'avoir que seize ans, il devait bien faire sept ou huit centimètres de plus que moi. Il avait même déjà une carrure d'homme, enfin, presque. Disons qu'avec ma taille moyenne et mes cent dix livres, je ne faisais pas le poids. Je l'ai poussé gentiment avec l'espoir qu'il me laisse passer, mais Julien avait une idée en tête et ne semblait pas vouloir en démordre.

— Là, tu vas reculer jusqu'à la caisse, pis tu vas l'ouvrir, m'a-t-il dit en appuyant son index sur ma gorge.

— Franchement, Julien! ai-je rétorqué d'une voix que j'aurais souhaité plus assurée. Avec la tempête de neige qui nous tombe dessus depuis ce midi, il n'y a presque pas eu de monde au resto aujourd'hui, j'ai même pas cent piastres dans la caisse.

— Tu penses vraiment que j'vais croire ça!

Il avait le regard vif et dément. La colère avait durci les traits de son visage. Il m'a saisie par les épaules d'un geste si brusque, que j'en ai échappé le balai et le porte-poussière que je tenais à la main. Il m'a forcée à reculer rapidement jusqu'au bout du comptoir et s'est arrêté seulement lorsque mon dos a violemment heurté la caisse.

— Tu vas l'ouvrir là, la caisse, hein!

Je le connaissais depuis qu'il avait dix ans, mais il était désormais bien plus grand et plus costaud que moi. Son attitude colérique m'inquiétait, ce que je tentais de lui cacher en prenant un air défiant.

— NON! me suis-je écriée en plantant mon regard dans le sien.

Julien est devenu rouge, je ne lui avais jamais vu un regard si dur. D'une main, il a saisi mon menton, qu'il a serré entre ses doigts.

— Ouvre la caisse, a-t-il prononcé en détachant bien chaque syllabe.

— Julien, ai-je articulé malgré l'étau de ses doigts sur ma mâchoire, je ne te laisserai pas voler l'employeur de ta propre mère.

— Ostie, c'est quoi ton problème? a-t-il hurlé en serrant encore plus fort son étreinte. C'est pas du vol, je t'ai dit que j'allais rembourser.

— Lâche-moi, tu me fais mal, ai-je rétorqué en tentant de me dégager.

Julien s'est un peu plus avancé vers moi, me coinçant davantage entre le comptoir et son corps. Il a même eu l'audace d'insérer son genou entre mes jambes pour s'assurer que je ne lui échappe pas d'un côté ou de l'autre.

Je refusais pourtant de me laisser intimider par un gamin que je connaissais depuis des années, un gamin avec lequel j'avais ri bien des fois. Je n'avais qu'à me dégager de cette situation délicate et je pourrais lui faire entendre raison. Discrètement, j'ai tâté le comptoir derrière moi dans l'espoir de trouver un objet que je pourrais utiliser comme arme.

— Combien de temps qu'on va rester comme ça ?

— Jusqu'à ce que Kevin arrive.

— J'le sais que tu mens. T'es célibataire, astheure, je peux même t'embrasser si je veux.

— Fais pas l'imbécile, Julien. J'ai le même âge que ta mère, ai-je tenté alors que je sentais la peur s'installer en moi.

— Peut-être, mais t'es ben plus sexy qu'elle. Pis je connais plein de filles qui aimeraient ça être à ta place en ce moment. Tu sais que j'suis populaire à l'école.

— Crois-moi, il n'y a aucune fille qui aime ça se faire embrasser de force, même si c'est par le gars le plus populaire de la place.

Sans tenir compte de mes propos, Julien a avancé sa bouche vers la mienne. C'est à cet instant que j'ai compris qu'il n'avait pas seulement bu, mais qu'il était aussi sous l'influence d'une quelconque substance illicite, du moins pour un jeune de son âge. Il ne pouvait pas être lui-même et agir de la sorte.

J'ai détourné la tête en faisant une grimace de dégoût. J'ai tenté de le repousser d'une main, alors que je tâtais toujours le comptoir derrière moi de l'autre main.

— Essaie pas, tu ne gagneras pas, tu vas m'embrasser, et après, tu vas me donner tout l'argent qu'il y a dans la caisse.

Il a pris mon visage entre ses deux mains pour m'empêcher de tourner la tête. J'ai dégluti en serrant les lèvres. Mon cœur battait si fort que je craignais qu'il me rompe la poitrine. J'avais peur maintenant, mais je n'allais pas pour autant me laisser faire. Je me débattais tout autant que je pouvais. En farfouillant sur le comptoir derrière moi, je tentais d'agripper un objet qui me permettrait de me défendre. Quand j'ai senti un manche de bois sous mes doigts, j'ai su que j'étais sauvée. Ce n'était pas pour rien que j'avais retrouvé le couteau de mon arrière-grand-mère à peine quelques minutes plus tôt. C'était mon salut.

Alors que Julien s'énervait de plus en plus en cherchant à s'emparer de ma bouche, j'ai saisi solidement le manche du couteau. Je n'ai pas hésité, j'ai agi rapidement. D'un geste vif, j'ai frappé fortement mon assaillant à l'épaule. Il a poussé un cri de douleur alors que la surprise figeait les traits de son visage. J'ai profité de sa stupeur pour retirer le couteau d'un coup sec. Il a porté la main à son épaule en reculant de quelques pas et en criant davantage.

— Qu'est-ce que t'as fait ? a-t-il gémi en posant les yeux sur son épaule ensanglantée. Mais... mais tu m'as poignardé ! T'es folle... tu m'as poignardé...

J'ai refermé solidement mes deux mains sur le manche du couteau que je pointais encore vers mon agresseur. Je tremblais de la tête aux pieds et je respirais avec difficulté.

— Tu vas partir d'ici, ai-je réussi à prononcer d'une voix chevrotante. Tu vas partir maintenant parce que j'te jure que le prochain coup va faire mal pour vrai.

— T'es rien qu'une crise de folle.

— Non ! ai-je hurlé. C'est toi qui es malade.

Je n'avais jamais ressenti une telle fureur. J'avais des larmes qui me brûlaient les yeux et un bourdonnement dans les oreilles. Plus rien n'existait, sauf la rage que je ressentais pour Julien. L'envie de le frapper à nouveau me démangeait. J'étais plongée dans un état second. Parmi le brouillard qui m'entourait, j'ai cru entendre la porte d'entrée s'ouvrir. Je n'ai pas osé me retourner, je ne voulais pas quitter Julien des yeux.

— Gabrielle, tout va bien maintenant, tu peux lâcher ton arme.

C'est avec soulagement que j'ai reconnu la voix de Kevin. Je savais qu'il viendrait. Il venait toujours au resto lorsque je travaillais, il n'était pas capable de lâcher prise. Du coin de l'œil, je l'ai vu contourner le comptoir pour venir se placer derrière Julien. Il avait une main sur sa hanche, prêt à sortir son revolver en cas de nécessité.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? a-t-il demandé d'une voix calme.

— Elle m'a poignardé, a répondu Julien d'une voix geignarde. C't'une crise de folle, ton ex, regarde, elle m'a planté un couteau dans l'épaule.

— Enlève-le de ma vue, ai-je dit d'une voix tremblante. Je ne veux plus le voir. Tu m'entends, Julien, je ne veux plus jamais te revoir. JAMAIS !

J'ai senti mes jambes faiblir, puis tout mon corps s'est ramolli. J'ai dû me laisser choir sur le sol, je n'arrivais plus à supporter mon poids. Le couteau m'a glissé des mains. Il a atterri sur le plancher dallé juste à mes côtés. J'ai perdu la notion du temps. Je n'avais plus conscience de rien.

Alors que je reprenais mes esprits, j'ai vu que Julien était toujours là, assis à l'une des tables de la salle à manger. Kevin l'avait menotté et avait appliqué une compresse sur son épaule blessée. Rapidement, une autre auto-patrouille est arrivée et deux policiers sont entrés dans le restaurant.

— Que s'est-il passé ici ? a demandé l'un d'entre eux en affichant un air assuré. Quelqu'un va devoir commencer à parler.

— Ça ne sera pas la peine, a répondu Kevin. Toute la scène a certainement été captée par la caméra de surveillance que le propriétaire a installée il y a quelques semaines, lorsqu'il soupçonnait qu'un employé se servait dans la caisse.

À ces propos, Julien a levé les yeux vers Kevin, puis vers moi. Dès que son regard a croisé le mien, tout son corps a semblé s'affaisser alors qu'il laissait son front tomber sur la table devant laquelle il était assis. Il venait de comprendre qu'il était perdu. Je ressentais encore ses doigts sur ma mâchoire ainsi que la douleur dans le bas de mon dos, là où j'avais brutalement heurté le comptoir. J'ai secoué la tête comme si ce simple geste pouvait effacer toutes les images troublantes qui s'y trouvaient. La violence était de plus en plus présente, elle se pointait même dans les traits d'un adolescent que je connaissais bien. J'avais encore une fois été trahie.

Comprendrait-il un jour l'ampleur du geste qu'il avait posé ? C'est à cet instant que j'ai été frappée par l'évidence. Au fil des ans, j'avais été trahie et abandonnée, certes, mais il était temps pour moi de comprendre que j'avais aussi trahi et, surtout, que j'avais abandonné ceux qui ne le méritaient pas. Il était temps pour moi de faire la paix avec mon passé.

— Je veux rentrer chez nous, à La Pointe-aux-Saules, me suis-je entendue murmurer.